

Renaissance

Alexis Wetzel

Renaissance

Du même auteur

« Ces lumières qui dansent sur les eaux du port » aux Éditions du Net (Juin 2018).

« Sous les nuages, les blés d'or » aux Éditions du Net (Décembre 2019).

Avant-propos

« La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste. »

(Victor Hugo)

Souchon vient de sortir son nouvel album, après cinq années d'une lente et paresseuse maturation. *Âmes fifties* me fait l'effet d'un bonbon ; un caramel à un franc, sorte de concentré sucré-salé de nostalgie.

On se surprend à écouter le titre en boucle parce qu'il entre en résonance avec notre histoire personnelle.

Comme dans la chanson, je me souviens de vîrées amoureuses à Saint-Valery-sur-Somme ou sur les plages du Crotoy, à bord d'une décapotable de garçon coiffeur. Je me revois, étourdi et crâneur sur le chemin du retour, direction Paname ; les cheveux au vent et le goût d'un lipstick à la bouche.

Oui, il y a une certaine délectation à revivre ses souvenirs. Il y a, comme dans *Âmes fifties*, quelque chose de sucré comme le bonheur et de salé comme un regret.

L'âge faisant, les souvenirs se font nécessairement plus nombreux que les rêves. C'est une cruelle évidence pour qui se voit vieillir.

Et, pourtant, l'album doux-amer de Souchon n'est ni un pathétique revival ni une célébration moisie du temps d'avant. Le chanteur offre un condensé vivant de paysages, de mythes et d'images. La ritournelle convoque un univers et nous replonge dans le film d'une vie.

L'ami de Voulzy le résume joliment : « *La musique est le dessin d'une époque.* »

Chez nous, la musique est omniprésente : de *Rorate Caeli* à *Thunderstruck*. Par tous les temps, tous les soleils et toutes les tempêtes, une petite ritournelle diffuse son bouquet d'émotions et de couleurs dans le salon.

Il y a eu, cependant une sorte de parenthèse muette dans ma vie.

Pendant deux ans, en effet, j'ai vécu sans goût du beau, trop occupé à survivre. La musique ne me disait plus rien. Notre Hi-Fi jouait des gammes tristes, sans saveur ; une ambiance d'ascenseur... pour l'échafaud.

J'étais sec comme ces petits vieux, assis sur le banc d'un parc, à regarder la vie se jouer.

Après tant de fureur, tant de batailles, je voulais qu'on se taise ! Que les emmerdeurs, les envahissants, les flatteurs, bref, les autres, me laissent enfin.

Seul, sur mon banc.

Écouter, aimer ou écrire ? Trop dur, trop compliqué, trop tout !

Je ne voulais plus rien exprimer, plus rien ressentir ; ni les joies de mes rémissions ni les affres de la

rechute. J'avais juste envie de descendre des montagnes russes, de quitter les bruits de la foire pour m'asseoir.

Seul, sur mon banc.

Sans obligation, sans un mot et sans musique, mais en paix.

Pendant de longs mois, j'ai donc joué le type normal et donné poliment la réplique à l'ordinaire, pour me réfugier dans une paisible dérive.

Puis, mon cœur a oublié ses raisons d'aimer.

Le banc est devenu froid. Le silence, nourri de rien, s'est mué en un chaos intime où le ressentiment et l'aigreur ont poussé comme du chiendent. Peu à peu, l'homme libre que je me croyais devenu, s'est mis à traiter la vie de garce avec l'amertume du misanthrope.

Et il a eu ce jour d'automne 2019. Une ritournelle de rien est venue brusquement s'asseoir sur le banc froid. *Âmes fifties* a harponné ma vie à la dérive. Elle a retourné mon jardin en jachère. Ce fut la petite étincelle nostalgique qu'attendait mon cœur engourdi pour se réveiller.

Lentement, la ritournelle a infusé. J'ai retrouvé, jour après jour, la saveur de mes différentes vies d'avant. J'ai redécouvert le goût de l'aventure et du beau. C'était une renaissance.

Il faut nécessairement se souvenir pour espérer renaitre.

Les mots, comme de petites notes fragiles, ont rejailli dans le silence de l'ordinaire. J'ai recommencé à

griffonner des symphonies brouillonnes. Mes poches de manteau se remplissaient à nouveau de gribouillis.

La nuit tombée, après le boulot, je me relisais et en jetais les trois quarts. On écrit, avant tout, pour sa poubelle.

Je voulais être le reporter de ma propre renaissance.

Nous sommes début 2022. Mon manuscrit est achevé. C'est toujours le même dénouement. Je le relis et me déçois : quelle torture inutile pour un si faible résultat !

Je me jure, à chaque fois, que ce travail de tripes sera le dernier. Mais voilà : écrire, pour moi, est une nécessité avant d'être une prétention.

Après deux opus tournant autour de ma survie, voici donc les nouvelles pages de mon journal : celui d'un renaissant !

« Ces feux qu'on croyait éteints renaissent de leur cendre. »

(Voltaire dans *Œdipe*)

I. Revivant

Enfants, lors des vacances d'été, nous partions de Nancy pour passer quelques semaines au cœur de la Bourgogne, chez ma grand-mère, Yvonne Peyrérol.

À peine arrivé à Jambles, j'avais une seule idée en tête. Vite m'endormir sur ma vie de même des villes pour me réveiller, le cœur neuf et rempli de promesses, dans cette vieille maison de vigneron, au pied du Mont Avril.

Avant les premiers travaux de rénovation, au début des années quatre-vingt, la maison était restée dans son jus. Enduite d'un crépi de chaux beige et lépreuse, elle avait les yeux *bleu de gris*. Figée comme depuis toujours, les pieds dans la terre battue et la faitière courbée comme l'échine sous le poids des lauzes et du ciel. Elle dormait.

Je me souviens avoir passé des jours entiers à repeindre le vieux pressoir ou à creuser le sol de la cave à vin, pour découvrir les restes d'un atelier de forgeron. Pour un enfant habitué au béton et à l'asphalte, cette maison de pierre et de bois exhalait un parfum d'aventure.

On montait les escaliers en pierre, au-dessus de la citerne. Les parents donnaient un coup de clef. Ils

déposaient la coulisse et la porte branlante s'ouvrait sur une grande pièce sombre qui sentait la pierre et le conte de Grimm. Il fallait lever les pieds pour ne pas buter dans le pavé rouge déchaussé.

C'était notre petit trois-pièces d'été. Un ancien garde-meuble qui jouxtait les *pièces de vie* de notre grand-mère.

Renaud et moi dormions dans une chambre de flibustiers. Les trois-mâts et les boussoles du papier peint donnaient des allures de cabine à cette ancienne cuisine de six mètres carrés. Perchés sur une pierre d'évier en calcaire, nous cherchions la mer ; la tête coincée dans la borgnote qui éclairait nos rêves de capitaines au long cours.

Le matin, quand la maisonnée dormait encore, je prenais l'échelle de meunier pour me risquer dans le grenier. Risquer était bien le mot !

On y accédait, à l'autre bout de la maison, par une petite porte depuis la cuisine de Mémé Yvonne. Je me souviens de cette échelle terrifiante qui laissait entrevoir le pressoir en dessous et manquait de céder à chaque pas.

À droite de l'échelle vermoulue, sous les magnifiques arbalétriers en chêne : un plancher troué, des toiles d'araignées et une vieille botte de paille. Il y avait à la fois une délectation et une fierté à braver l'interdit des parents.

En atteignant la dernière marche de cet escalier de fortune, j'avais vaincu ma trouille de gosse et je

me trouvais devant la porte tant convoitée : celle qui donnait sur une mémoire oubliée.

Après un nouveau tour de clef, j'avancais doucement, sans faire craquer le plancher. Il ne fallait pas se faire attraper par les grands en dessous. Sinon : finie la chasse au trésor ! La *clef du grenier* aurait été confisquée pour tout l'été.

Mission réussie ! Personne ne m'avait entendu cette fois.

Accroupi dans la poussière, j'ouvrais délicatement les malles hors d'âge, pour fouiller tout ce fatras d'adultes négligents.

Il y avait là, pêle-mêle : des piles de cartes postales avec les *bons baisers* d'aïeux oubliés, des extraits jaunis du *Petit Journal*, titrant sur d'affreux faits divers, et des illustrations 1900 du *Paris Éléгант* grignotées par les mulots.

En fouillant dans les recoins du grenier, j'avais repéré une grande valise de voyage, en carton marron ; j'en fis mon trésor de môme.

En déclipsant les fermoirs piqués par la rouille, je libérais soudain la mémoire d'un quotidien oublié. Je touchais les bibelots, humais la tranche des livres de prix de ma grand-mère ou la mèche des lampes à pétrole vert-de-gris.

Quel bonheur d'enfant que pouvoir sentir et toucher l'Histoire !

Nous passions des heures à regarder les photos de la grand-mère ou à l'écouter raconter les séances

d'exorcisme de mes ancêtres pour chasser les « âmes en peine » qui hantaient les lieux, il y a plus de cent ans.

On a tous besoin, pour naître à la vie, d'un récit et d'un grenier à explorer.

Parfois, je regrette d'habiter une maison neuve ; parce qu'il y a, sans doute, de beaux souvenirs à inventer, mais pas de secrets à débusquer. Tout y est fonctionnel ; l'esthétique est industrielle.

Plus de mystère, plus de grenier. Nos caves sentent le béton frais. Nos intérieurs sont interchangeables. Une vie de pavillon témoin, en somme.

Les lampadaires et les poubelles sont au garde à vous, l'herbe est rase et les rues désertes.

Même nos jardins se copient. Le trampoline et son haut filet pour nos enfants-singes, le barbecue pour jouer la convivialité et, enfin, une haie de thuyas pour délimiter notre carré copié-collé.

Les quartiers neufs de nos villes d'Occident, n'ont rien à envier aux codes urbains de l'ère communiste. Comme dans les quartiers soviets, on y célèbre l'ennui et l'indigence d'un imaginaire collectif.

RITES IRRITANTS

On approche de Noël. Il pleut comme un automne triste. Les écolo-urbains trentenaires disent que c'est la faute du CO2 ; les vieux ruraux prédisent Pâques au tison.

Pourtant, cette philosophie de comptoir ne change rien à nos rites de conso.

Les caddies continuent de se bousculer dans les rayons jouets des hypermarchés. Pour les plus connectés, les livraisons de colis Amazon se multiplient à la maison.

Comme pour n'importe quelle église, le temple capitaliste a ses fêtes et ses rituels.

Pas de nouvel an sans mauvais champagne ; à la Saint valentin, pas d'amoureux sans resto ; pas de Pâques sans chocolat ; pas d'halloween sans citrouille. Et donc, pour Noël, il nous faudra une montagne de paquets au pied d'un Norman, qui aura mis six ans à pousser, avant d'être coupé, enguirlandé puis jeté au bout de trois semaines.

Rites irritants !

Aussi vrai que les chrétiens se sont appropriés les basiliques païennes et les fêtes juives, le monde moderne a ripoliné le calendrier grégorien aux couleurs d'un agenda consumériste.

Les us et coutumes sont devenus des habitudes de consommation.